

## 115. LETTRE

Aux évêques des villes maritimes.

*Il leur témoigne le chagrin qu'il a de voir qu'ils l'abandonnent dans l'accablement d'affaires où il est, à cause des hérétiques qui ne lui donnaient point de relâche. Ils avaient eu quelque soupçon de la foi de saint Basile. Ils n'entretenaient pas un grand commerce avec lui. Il se justifie, il demande qu'on le confronte à ses calomniateurs. Cette lettre peut être mise au rang des plus belles.*

Il y a longtemps que j'ai un grand désir de vous voir, mais il me survient toujours quelque embarras nouveau, qui ne me permet pas de faire ce que je désire; j'en ai été empêché par ma mauvaise santé, qui continue comme vous savez depuis mon enfance, jusqu'à ma vieillesse, par un juste jugement de Dieu, et par une sage disposition de sa providence, pour me punir et pour m'instruire le soin de nos Églises et les combats qu'il faut livrer, pour la défense de la vérité, m'ont aussi retenu. Jusqu'à maintenant j'use ma vie dans la tristesse et dans les ennuis, voyant que vous m'abandonnez, au lieu de me secourir. J'ai appris des maximes de Jésus Christ qui s'est revêtu d'un corps pour nous instruire par les exemples de sa vie, et pour nous annoncer de vive voix son évangile, combien il faut estimer la charité, car il a dit : *C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Etant sur le point d'accomplir le grand ouvrage de la rédemption, il laissa sa paix pour partage à ses disciples, comme le plus grand présent qu'il pût leur faire. *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix.* Voilà pourquoi je ne saurais me persuader, que je puisse jamais mériter le nom de serviteur de Jésus Christ si je n'ai de la charité, et si je ne m'efforce de vivre en paix avec tout le monde.

J'attends depuis longtemps que vous veniez me visiter; car vous n'ignorez pas que je suis exposé à la furie des hérétiques, comme les rochers les plus élevés sont exposés à la furie des flots. J'arrête leur impétuosité, et je les empêche d'inonder ce qui est derrière moi. Je ne l'attribue point à mes propres forces; c'est un effet de la grâce de Dieu, qui se sert de la faiblesse des hommes pour faire éclater sa puissance, selon ces paroles que le prophète lui fait dire : *Ne me craignez vous pas moi qui ai mis le sable pour servir de bornes à la mer ?* Il n'y a rien de plus faible et de plus méprisable que le sable, cependant Dieu s'en sert pour arrêter et pour contenir la vaste étendue des mers.

Comme je suis en quelque manière aussi faible que le sable, vous deviez m'envoyer incessamment quelques-uns de nos bien-aimés frères, pour me visiter dans mon affliction, ou du moins vous deviez m'écrire souvent, pour me fortifier dans mes résolutions, ou pour me redresser si je faisais quelque faute, car étant homme je suis sujet à beaucoup d'erreurs. Vous avez refusé par le passé de me rendre vos devoirs, mes très honorés frères, car vous ne connaissez pas ce que vous êtes obligés de faire par bienséance, ou que vous étant laissés surprendre par la malice de ceux qui me décrient, vous avez crû que je ne méritais pas que vous vinssiez me visiter. Je fais les premiers démarches, et j'avoue par avance que j'ai tort, mais je suis tout prêt d'entrer en éclaircissement avec vous. Je vous prie de me confronter ceux qui m'accusent et qui blâment ma conduite; si l'on peut me convaincre j'avouerai ma faute de bonne foi; après que vous m'en aurez repris, Dieu vous pardonnera si vous vous séparez de moi comme d'un pécheur; ceux qui m'auront convaincu seront récompensés d'avoir mis en évidence mon iniquité; mais si vous me condamnez sans m'entendre et sans me convaincre, cette condamnation ne me fera aucun tort, car vous ne sauriez blesser la charité que j'ai pour vous, qui est le plus précieux de tous les trésors; vous en souffrirez, quand vous m'aurez perdu, et vous agirez contre cette maxime de l'Evangile : *Notre loi permet elle de condamner personne, sans l'avoir ouï auparavant, et sans s'être informé de ses actions ?*

Celui qui m'accable de calomnies sans les prouver perdra toute la réputation, et passera pour un médisant; peut-on nommer autrement un calomniateur que par son nom, et le designer que par l'emploi qu'il le donne ? mais donnons seulement le nom d'accusateur à celui qui

censure ma conduite, ou plutôt regardons-le comme un frère, qui m'avertit charitablement, et qui n'a point d'autre motif que de me corriger; qu'on ne dise point que vous écoutez des calomnies, mais que vous examinez les reproches que l'on me fait, et qu'on ne m'abandonne pas comme un homme désespéré, sans me faire connaître mon crime. Car je ne crois nullement que vous soyez dans cette erreur, de penser que nous ne sommes point exposés aux malheurs des autres, nous qui habitons les bords de la mer, et qu'il n'est pas nécessaire qu'on s'empresse pour nous secourir, et que nous n'avons nul besoin que les autres nous reçoivent à leur communion.

Si Dieu a séparé par des bras de mer les îles du continent, il a uni par les liens de la charité les insulaires avec ceux qui habitent la terre ferme; rien ne peut nous séparer, mes frères, pourvu que nous ne cherchions point les sujets de division, et que nous ne les fomotions point par notre caprice. Nous avons le même Dieu, la même foi, la même espérance. Si vous vous regardez comme les chefs de l'Eglise universelle, la tête ne peut dire aux pieds, qu'elle n'a pas besoin de leurs secours. Si vous vous rangez parmi les membres du corps ecclésiastique, vous ne nous direz point que nous vous sommes entièrement inutiles, puis que nous sommes du même corps. Les mains ont besoin du secours l'une de l'autre, un pied, s'appuie sur l'autre; quand les deux yeux regardent un objet de concert, ils le voient plus distinctement. Nous reconnaissons de bonne foi notre foi blessée, voilà pourquoi nous souhaitons avec tant d'empressement d'être unis à vous. Nous savons que tout absent que vous êtes, vous pouvez nous aider par vos prières dans un temps si malheureux. Vous n'acquerrez guère de gloire devant les hommes, ni de mérites autres de Dieu, si vous nous traitez avec plus de dureté que ne feraient des gentils qui ne le connaissent point; ils se saluent réciproquement avec de grands témoignages d'affection, ils entretiennent un mutuel commerce, et ils le regardent comme une chose très utile pour la douceur de la vie.

Nous qui sommes nés de pères qui portaient d'un bout de la terre à l'autre les marques de l'union qui était entr'eux, et qui regardaient comme leurs citoyens et leurs amis tous ceux qui étaient de la même créance; cependant nous nous séparons du reste du monde, et nous ne rougissons point de cette partialité, nous ne craignons point que cette désunion nous soit préjudiciable, ni de sentir les effets de cette terrible menace du Seigneur, qui a dit, *parce que l'iniquité sera accrue la charité de plusieurs se refroidira*. Prenez garde, mes frères, que ce malheur ne vous arrive; consolez-nous par des lettres obligeantes de nos chagrins passés; adoucissez par des honnêtetés et des compliments les blessures que vous nous avez faites par votre négligence; et si vous avez envie de nous visiter, pour être témoins de notre misère et pourvoir de vos yeux si les choses sont telles qu'on le dit, ou si on les exagère par de fausses illusions, nous vous attendrons avec beaucoup d'empressement; nous sommes très disposés à aller au devant pour vous recevoir, nous nous soumettrons à l'examen, pourvu que les choses se fassent selon les règles de la charité. Si vous voulez marquer un endroit de votre pays où je puisse vous rendre mes devoirs et vous faire connaître ma conduite, afin qu'on remédie aux désordres passés, et qu'on fasse taire la calomnie, je souscris à tout ce que vous voudrez. N'employez point de détours, ni de fausses raisons pour me refuser la consolation que je vous demande, et ne m'obligez point à découvrir mes chagrins à tout le monde; je les ai jusques ici renfermés dans mon cœur; j'aurais eu quelque confusion de faire connaître nos divisions à nos confrères qui sont éloignés, dans la crainte de les affliger et de réjouir ceux qui nous haïssent; voilà ce que je vous demande de mon chef. Cependant je vous écris du consentement de tous nos frères de la Cappadoce, qui m'ont prié de ne vous pas envoyer un messenger au hasard, mais de choisir un homme prudent pour suppléer ce que je ne puis mettre dans une lettre, à moins de la faire d'une longueur excessive. Nous avons fait choix de notre très cher et très religieux frère et compère Pierre; recevez-le charitablement, et renvoyez-le nous en paix, afin qu'il nous apporte de bonnes nouvelles avant votre arrivée.